

La dénonciation

Le courage d'agir

C'est grâce à l'affection retrouvée de ma sœur Sylvie et de mon frère Patrick que je me suis sentie plus forte et prête à soulever des montagnes. Avec eux à mes côtés, plus rien ne me faisait peur, plus personne ne me mettrait des bâtons dans les roues. J'allais dénoncer enfin mes bourreaux. Il n'y avait plus rien pour m'en empêcher.

Dès les premiers jours du mois de janvier 2005, j'étais à l'affût du bon moment pour agir. Ce lundi-là, j'attendais que mon fils William parte pour l'école. J'avais des sueurs froides dans le dos et les mains moites rien qu'à penser à ce que j'allais faire dans les minutes qui suivraient. Je me disais : « C'est le grand pas vers la guérison. C'est maintenant ou jamais; il faut que tu le fasses. » C'est vrai que j'attendais ce moment depuis si longtemps. Je ne pouvais plus reculer.

Après le départ de mon fils, je n'ai pas pris une seule seconde pour réfléchir. Je ne voulais plus y penser ni tergiverser davantage. Je voulais procéder tout de suite. J'ai rassemblé tout mon courage et me suis dirigée vers le téléphone. J'ai composé le numéro sans savoir vraiment à quoi m'attendre. J'ai demandé à Dieu de m'aider à trouver les mots justes pour qu'on comprenne ce que je voulais dire. Ça a sonné. Une femme a répondu.

—Sûreté du Québec.

—Oui, bonjour! Je ne sais pas si je suis au bon

endroit... J'appelle parce que... J'aurais une plainte à déposer contre ma mère et son conjoint.

Je lui ai alors dit qui j'étais. Je me suis identifiée sous mes deux noms et ai raconté à ma correspondante une partie de ma vie, pour lui donner un aperçu de ce que mes bourreaux m'avaient fait subir pendant de longues années. Je lui ai indiqué que c'était conjointement avec mon frère et ma sœur que j'avais décidé de porter plainte contre eux. Après m'avoir écoutée, l'agente m'a répondu :

—Je vais vous transférer au poste de Chicoutimi. C'est là qu'on pourra s'occuper de votre cas. Je vous souhaite bonne chance.

—Merci! lui ai-je dit. C'est très gentil.

Avant que j'aie le temps d'avalier ma salive, un autre agent m'a répondu.

—Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

Je lui ai alors parlé sans hésiter. Ça sortait tout seul. Finalement, l'agent m'a dit :

—Je vais noter votre adresse et vous envoyer quelqu'un pour prendre votre déposition. Ensuite, ce sont des enquêteurs qui s'occuperont de votre dossier.

Il a ajouté :

—Tout va bien se passer, vous allez voir.

—Cela me rassure un peu. À vrai dire, je me sens plutôt nerveuse.

—C'est normal. Ce n'est pas toujours facile de passer à travers ça. Je suis sûr que tout va bien aller. Un

agent va passer chez vous dans le courant de l'avant-midi. Cela vous convient-il?

— Vous êtes rapide. Bien sûr, que ça me convient! Je me sens prête.

«Aïe! Plus rapide que ça, tu meurs!» me disais-je. Je pensais qu'ils seraient là dans deux heures. C'est à peu près le temps nécessaire pour parcourir la distance entre Chicoutimi et Dolbeau. Je croyais avoir un peu de temps pour me remettre de mes émotions avant qu'ils arrivent. Mais, à ma grande surprise, quinze minutes plus tard, j'ai vu une voiture de police s'engager dans l'entrée de ma maison. Un agent de police en est sorti, armé jusqu'aux dents. J'ai été un peu effrayée par cette irruption rapide et peu discrète. Je me demandais ce que les voisins allaient penser.

C'est finalement une agente qui est venue frapper à ma porte. Je lui ai ouvert. Nous nous sommes dit bonjour et nous sommes présentées l'une à l'autre. Je l'ai ensuite amenée au salon et l'ai invitée à s'asseoir.

— C'est à vous que je vais avoir affaire?

— Oui. C'est à moi pour le moment. Je suis venue prendre votre déposition. Après, je vais remettre ça à mes supérieurs.

Je me suis aussitôt lancée :

— Je vais aller droit au but. Je vais vous dire tout de suite qui je suis réellement. Vous allez peut-être comprendre un peu mieux. Vous me connaissez peut-être. Je m'appelle bien L. T., mais j'ai aussi un pseudonyme qui est Éliisa T. Je suis l'auteure de trois livres.

Elle me regardait comme si j'étais une apparition,

comme si elle vivait là la plus grande surprise de sa vie.
En souriant, elle m'a dit :

— Jamais je n'aurais pensé vous rencontrer un jour.
J'ai toujours cru que vous restiez loin d'ici, à Montréal
ou dans ces coins-là. Pas ici.

— Le monde est petit, n'est-ce pas?

— Faut dire que oui, je suis vraiment étonnée. J'ai
lu vos deux premiers livres dans le temps où j'allais à
l'école. Je les ai beaucoup aimés.

Je l'ai remerciée et lui ai dit :

— Je vous ai fait venir parce que je veux porter
plainte contre ma mère et son conjoint. Ça m'a pris
des années avant de me décider vraiment, même si j'y
aspirais depuis longtemps, mais le support de ma sœur
et de mon frère m'a finalement convaincue de faire le
pas. Au fond, si je n'ai pas agi avant, c'est par respect
pour mes frères et sœurs. Eux, ils n'étaient pas prêts à
revivre tout ça. Pour ma part, ça fait bien longtemps que
je suis prête à dénoncer nos bourreaux. Aujourd'hui,
tous les deux croupiraient en prison. Maintenant, même
s'ils ne sont pas tous d'accord avec ma démarche, je
veux penser à moi. Les membres de ma famille sont
plus âgés et ils sont responsables de leurs actes. En plus,
ils ont toujours su qu'un jour je voudrais que justice soit
faite. Ce que je fais là, je me le dois à moi-même si je
veux vivre une vie normale un jour.

J'ai pris le temps de respirer et ai lancé :

— Avant de commencer, si tu veux bien, j'aimerais
qu'on se tutoie. Il me semble que je me sentirais un peu
plus à l'aise.

—Pas de problème, on fait comme tu veux.

—Par où veux-tu qu'on commence? J'ai seize ans de ma vie à te raconter avec eux. Même si tu connais toute mon histoire, je vais essayer d'en faire un résumé.

—O.K. Je vais prendre des notes.

J'ai commencé alors à raconter mon enfance.

—Je suis une victime. J'ai été battue et violentée physiquement aussi bien que psychologiquement. J'ai été abusée sexuellement, brûlée, poignardée à deux reprises. J'ai subi des tentatives de meurtre, puisque mes tuteurs ont tenté de me tuer à quelques occasions...

Et j'ai continué ainsi pendant plusieurs minutes. L'agente avait déjà pris quelques pages de notes. Comme je me taisais, elle m'a dit :

—Je crois que nous en avons assez comme ça. Je veux que tu relises tout ce que j'ai écrit et que tu signes en bas si tout est conforme.

J'ai lu ses notes et les ai signées sans hésitation. Elles correspondaient à la vérité. Elle s'est alors levée pour s'en aller.

—J'ai été très heureuse de te rencontrer et je te souhaite bonne chance. Je suis sûre que tout va bien aller.

—Je l'espère bien, moi aussi! Au revoir!

Avant de partir, elle a ajouté qu'elle allait remettre ma déposition à qui de droit et que, dans les semaines à venir, un enquêteur m'appellerait. Il devrait aussi rencontrer mon frère et ma sœur.

Une fabuleuse libération

Je ne peux pas dire à quel point tout ça m'a libérée. J'avais réussi à faire ce grand pas et j'étais très fière de moi. Je me suis dit : « Ça y est ! Mon Dieu ! que j'aurais dû plonger avant ! » Je me suis sentie légère, tout à coup. C'était comme si on m'avait enlevé un gros poids de sur les épaules. Je respirais de soulagement. En plus, cette agente avait été si gentille et si humaine avec moi ! « C'est agréable de savoir qu'on connaît déjà mon histoire, songeais-je. Ils savent déjà de quoi je parle. » En tout cas, cela me facilitait les choses.

Mais je savais que le plus dur était à venir. Les enquêteurs que j'allais bientôt rencontrer seraient-ils aussi humains ? Tout de suite, j'ai pensé à communiquer la bonne nouvelle à Patrick et à Sylvie. Je voulais leur raconter tout ce qui s'était passé. Tout en parlant avec eux, j'ai réalisé que cette fois-ci c'était vraiment du sérieux. De leur côté, ils ne semblaient pas encore en prendre conscience.

Un retour dans le passé

En attendant que les enquêteurs prennent contact avec moi, je me suis mise à revivre le passé. Je pensais avoir oublié, mais je me suis rendu compte que c'était loin d'être le cas. Tous les démons de mon enfance ont recommencé à me hanter. Je redevais la petite fille d'avant, cette petite fille sans défense qui avait si peur. À ce moment-là, j'ai compris qu'il serait loin d'être facile pour moi de passer à travers ce qui s'en venait. Mais plus rien maintenant ne pourrait m'empêcher de poursuivre mon objectif. Je voulais aller jusqu'au bout et obtenir enfin justice.

Après tout, à part mes enfants qui sont encore ce que j'ai de plus précieux, je n'ai connu que peu de bonheur. Mes relations avec les hommes ont toujours été

lamentables. Comment peut-on savoir aimer lorsqu'on n'a appris que la violence et la cruauté? Heureusement, je n'ai jamais fait subir à mes enfants le mal dont on m'a abreuvée. Jamais je n'aurais été capable de faire ça. J'en avais bien trop souffert. Mais, après cette dénonciation, j'avais besoin de reprendre le fil de mon histoire. Et je me rendais compte que ma vie avait été une longue suite d'échecs et d'erreurs. Je n'avais pas ce qu'il faut pour être heureuse. Au fond, j'étais restée une enfant.

Une adulte figée dans l'enfance

Ce que je crois maintenant, ce que la réflexion m'a amenée à penser, c'est que, lorsque je suis devenue adulte, j'avais une conscience de la vie d'une personne d'à peine six ans. En fait, à mon avis, les enfants d'aujourd'hui qui ont cet âge et qui ont vécu dans un milieu normal sont plus intelligents que moi à mon âge actuel. C'est horrible, pour moi, de savoir qu'on a refusé de me faire grandir et évoluer comme tout le monde. Lorsque j'étais jeune, je ne comprenais rien de ce que le monde me disait. Alors, soit je fuyais, soit je faisais semblant de comprendre. On pouvait me dire n'importe quoi, tous les mots étaient quasiment pareils. Ils n'avaient aucune signification. Même si on me répétait une chose plusieurs fois, je prenais seulement ce que je comprenais et, malheureusement, c'était très peu. Les seules personnes que j'étais capable de comprendre, c'était mes frères et mes sœurs.

Je réalise aujourd'hui le nombre d'années que j'ai perdues. Je réalise qu'on m'a volé ma vie.

Le temps m'a aussi fait prendre conscience de mon plus grand défaut : j'étais d'une naïveté stupéfiante. Je ne voyais rien. Je ne connaissais rien. Et ça, je le devais aussi à mes parents qui m'avaient élevée de cette façon. Ils ne voulaient pas que je voie plus loin que mon nez.

J'étais dans ma bulle et il fallait que je reste là. Ainsi, je faisais trop confiance aux autres, surtout aux hommes. Je croyais à tout ce qu'ils me disaient. Je m'accrochais à eux, surtout à ceux qui avaient des problèmes. Sans le savoir, j'essayais toujours de les sauver, même si parfois je ne les aimais même pas. J'avais l'impression que cela était bon pour moi, alors que cela me détruisait.

Même après mon histoire avec Dany, que je raconte dans *La Mal-aimée*, j'ai été à nouveau amoureuse, d'un homme qui était probablement pire que lui. En ce temps-là, en 1996, j'essayais encore de sauver les gars enracinés dans leurs problèmes. Je ne me rendais pas compte le moins du monde que j'aurais dû en réalité me préoccuper de moi exclusivement, que j'étais la seule et unique personne à devoir être sauvée.

Mais, en 1996, sauver les autres, c'était la seule façon que je connaissais pour me sentir bien dans ma peau. Je me souviens très bien que j'étais follement amoureuse de Dylan. Je le croyais, en tout cas, et je refusais de voir la réalité en face. Une fois de plus, je croyais au miracle. Un tel gars pouvait changer et c'était moi qui l'aiderais à y arriver. Quelle naïveté! Même si je savais qu'il m'utilisait comme les autres, j'essayais de trouver quelque chose de beau en lui. Mais ce gars-là était le pire de tous ceux que j'avais connus. Comment ai-je pu être assez aveugle pour m'amouracher de ce genre d'hommes? Il m'a trompée et harcelée au téléphone jour et nuit durant une longue période. Un vrai cauchemar! Heureusement, j'ai fini par le sortir de ma vie et par l'oublier.

Ma vie continuait et je ne voulais plus connaître la souffrance. Mais comment y arriver?

Apprendre à vivre

Avec le temps et bien de la patience, j'arriverai peut-être un jour à mieux comprendre les choses et à mieux

vivre. En attendant, j'essaie quand même de me tracer une voie. Au fond, c'est grâce à mes enfants que j'ai pu arriver à grandir. J'ai refait le chemin avec eux, en progressant en même temps qu'eux. Ce qu'ils apprenaient à l'école, inconsciemment, je m'en servais aussi.

Heureusement, pendant ces années-là, ma sœur Diane et moi étions très proches. Nous avons vécu ensemble de très bons moments. Finalement, Diane ne sera pas à mes côtés pour le procès. Mais, en 1996, là où je reprends le récit de ma vie, elle était beaucoup plus qu'une sœur. Elle était ma seule amie et mon unique confidente.